

pro natura magazine

5/2025 OCTOBRE



**Revenu pour rester: le loup est
de retour en Suisse depuis trente ans**

4 dossier

- 4 Retour du loup en Suisse: où en sommes-nous aujourd'hui?
- 6 L'image profondément ancrée que l'être humain a du loup.
- 10 Le dialogue pour atteindre des objectifs. Un exemple en provenance du Tessin.
- 12 Une bonne protection des troupeaux est indispensable.

16 rendez-vous

Le photographe animalier Julien Regamey est lié aux loups du Jura. Il leur consacre son premier long métrage.

18 en bref

20 actuel

- 20 Projet de territoire Suisse: comment notre pays doit-il évoluer à l'avenir?
- 22 Laisser plus d'espace à la nature, c'est prévenir les risques naturels.

24 nouvelles

À Bellinzzone, les moutons remplacent les tondeuses à gazon et luttent contre les néophytes envahissantes.

27 service

30 saison

32 shop

35 cartoon

36 engagement



Kora

Florence Kupferschmid-Enderlin



24

pro natura magazine

Revue de Pro Natura - Ligue suisse pour la protection de la nature



est reconnue par le Zewo



Impressum: Pro Natura Magazine 5/2025. Cette revue paraît cinq fois par an (plus le Pro Natura Magazine Spécial) et est envoyée à tous les membres de Pro Natura. ISSN 1422-6235

Rédaction: Florence Kupferschmid-Enderlin (fk), corédactrice en chef; Tania Araman (ta), rédactrice édition française; Raphael Weber (raw), corédacteur en chef; Bettina Epper (epp), corédactrice en chef; Nicolas Gattlen (nig), reporter édition allemande; Rico Kessler, rédacteur édition allemande.

Mise en pages: Vera Howard, Florence Kupferschmid-Enderlin, Tania Araman. **Couverture:** Julien Regamey.

Ont collaboré à ce numéro: Rico Kessler (rke), Céline Mäder, Sabine Mari, Sara Wehrli. **Traductions:** Léa Coudry, Fabienne Juillard, Bénédicte Savary.

Délai rédactionnel 1/2026: 11 novembre 2025.

Impression: Vogt-Schild Druck AG, 4552 Derendingen. Tirage: 173 000 (119 000 allemand, 54 000 français). Imprimé sur papier recyclé FSC.

Adresse: Magazine Pro Natura, Ch. de la Caricaie 1, 1400 Cheseaux-Noréaz, tél. 024 423 35 64, fax 024 423 35 79, e-mail: secretariat.romand@pronatura.ch, CCP 40-331-0

Secrétariat central de Pro Natura: case postale, 4018 Bâle, tél. 061 317 91 91, fax 061 317 92 66, e-mail: magazine@pronatura.ch

Pro Natura est membre fondateur de l'UICN - Union mondiale pour la nature et membre suisse de Friends of the Earth International

www.pronatura.ch

22



Matthias Sorg



Tania Araman

éditorial

« Loup, y es-tu ? »

FLORENCE KUPFERSCHMID-ENDERLIN,
corédactrice en chef du Magazine Pro Natura



Nous avons toutes et tous crié et sommes parti-e-s en courant lorsque, dans la comptine, le loup annonçait de sa grosse voix « J'arrive ! ». Nos peurs enfantines ont parfois subsisté bien au-delà de nos six ans. Cette dimension psychologique entre encore et toujours dans le débat actuel sur la présence du prédateur sur le territoire suisse, car le mythe du « grand méchant loup » a la peau dure.

Le canidé a fait son retour en Suisse voilà trente ans, avec la présence avérée du premier individu dans le Val Ferret en Valais. Avec cette nouvelle, les fronts se sont rapidement dessinés, avec d'un côté celles et ceux qui se réjouissaient de la nouvelle et de l'autre, les tenant-e-s d'une ligne plus radicale, prêt-e-s à en découdre. Aujourd'hui, les débats se poursuivent et une partie du monde politique continue de penser que l'animal n'aurait pas sa place dans notre pays. Alors que la situation est limpide : le loup est revenu pour rester et il n'y a pas d'autre solution que de cohabiter de manière pragmatique avec cet animal sauvage.

Depuis son retour, le nombre de loups a fortement augmenté, mais celui d'attaques sur les animaux de rente a diminué. Cette évolution heureuse est due à la protection des troupeaux, mise en place et développée à partir des années 2000. Cela a demandé et demande encore beaucoup d'efforts, mais cela en vaut manifestement la peine. Les obstacles à une cohabitation harmonieuse entre toutes les parties concernées demeurent : les éleveurs subissent parfois des pertes importantes lors d'attaques et sont affectés émotionnellement. Et les gens peuvent encore parfois ressentir de la peur face au loup, par exemple lorsqu'il s'approche des zones habitées.

En tant qu'organisation de protection de la nature, nous ne devons pas ignorer ou minimiser ces préoccupations. Nous devons les prendre au sérieux, nous écouter les uns les autres et trouver des solutions ensemble, y compris avec celles et ceux qui rejettent le loup. Mais à la question « Loup, y es-tu ? », nous continuerons de répondre avec constance, en confirmant son droit à l'existence sur notre territoire, notamment en raison de son rôle écologique primordial.

Une réussite pour la protection des espèces devient un défi pour la société

Il y a trente ans, le premier loup réapparaissait en Suisse, dans le Val Ferret, après plus de cent vingt ans d'absence. Venu de France ou d'Italie, il se retrouva face à un monde agricole qui n'était pas préparé à son retour - et tua plus d'une centaine de chèvres et de moutons. L'événement fit la une des journaux. Où en sommes-nous aujourd'hui ?



Les photos présentées dans ce dossier ont toutes été prises à l'aide de pièges photographiques. Elles nous ont été fournies par Julien Regamey et la Fondation Kora. Les photos prises de nuit sont colorées en vert, celles prises de jour en rose.



Julien Regamey (2)

Au début des années 1990, presque personne n'imaginait que les loups puissent un jour reconquérir les Alpes. Même les biologistes pensaient que les premières attaques étaient le fait d'un chien. Une image d'un piège photographique le confirma : le loup était bel et bien de retour. Aujourd'hui, environ 300 individus vivent en Suisse.

Victimes de leur succès

Alors que nous traversons une crise profonde de la biodiversité et que la nature est soumise à une forte pression, les loups, eux, font preuve d'une remarquable capacité d'adaptation : ils trouvent assez de proies sauvages et de refuges, même au cœur de paysages façonnés par l'être humain. Avec le retour du cerf, ce n'était qu'une question de temps avant que le loup ne suive, les mesures de protection des forêts et des populations sauvages ayant créé des conditions idéales à son installation.

Le loup a aussi rencontré en Suisse des troupeaux de moutons laissés sans protection. La garde des troupeaux n'était pas une tradition dans notre pays de vachers : le petit bétail, dont l'importance économique était limitée, était tout au plus surveillé par des membres de la famille, tandis que les loups étaient systématiquement pourchassés. Pas étonnant que les premières attaques contre des moutons aient ravivé l'image du loup «bête féroce».

Ce ton imprègne encore aujourd'hui le débat, qui ne porte presque que sur les dommages et les tirs, rarement sur le rôle écologique du loup ou les moyens d'améliorer la gestion des troupeaux. La société est divisée entre opposants et partisans. Dans le cadre de la «régulation proactive des loups», un tiers est abattu chaque année, alors que, selon les sondages, plus de 50 % de la population reconnaît au loup le droit d'exister. Les voix nuancées peinent à se faire entendre, notamment chez les bergers ou les garde-chasse.

Une cohabitation est-elle possible ?

Pro Natura est convaincue qu'une coexistence est possible, même si elle ne se fera pas sans heurts. L'extermination des espèces conflictuelles n'est pas une solution acceptable. Notre société a évolué depuis deux cents ans : la protection des troupeaux et la formation des bergers sont aujourd'hui encouragés dans toute l'Europe, les chiens de protection et le gardiennage sont largement implantés, les indemnités pour les dégâts causés par les loups sont réglementés. Les associations de protection de la nature sont favorables à des interventions proactives sur les populations, pour autant que certaines conditions soient remplies.

Les cantons adoptent des approches très diverses face au loup. Certains ont déjà mis en place une gestion conciliant protection des espèces et économie pastorale et tenant compte du rôle écologique du loup. L'offre alimentaire est également déterminante : les populations de gibier ont atteint un niveau record, les forestiers et les chasseurs voient dans le loup un allié dans la régulation des populations. Au cours des trois dernières années, le nombre d'attaques sur des animaux de rente par loup a considérablement diminué, grâce à une meilleure protection des troupeaux.

C'est notamment grâce à Pro Natura que le loup a pu s'établir et qu'il est assez bien accepté par la population. Pro Natura défend avec constance le droit à l'existence du loup, soutient les éleveurs dans les situations d'urgence et cofinance des gardes de nuit ainsi que des aides aux bergers. En coopération avec AGRIDEA, des centaines de guides de randonnée ont été formés pour gérer les chiens de protection des troupeaux.

Le référendum sur la loi sur la chasse, lancé par les organisations de protection de la nature en 2020, a donné au loup le temps de constituer une population robuste, même si des tirs «proactifs» n'ont pu être empêchés. Diverses discussions auxquelles Pro Natura a pris part ont abouti à un consensus sur la future gestion du loup. Un consensus toutefois ignoré par le Parlement, et il a fallu de longs palabres avant que les nouvelles bases légales n'entrent en vigueur. Aujourd'hui, malgré certaines lacunes, la loi et l'ordonnance sur la chasse se rapprochent à nouveau de ce consensus. Il s'agit de les mettre en œuvre avec discernement et d'évaluer l'efficacité de la nouvelle gestion du loup.

Expansion à l'échelle européenne

La population de loups augmente dans toute l'Europe, où l'on dénombre aujourd'hui près de 21 000 individus. Le statut de protection du loup a été revu à la baisse, une décision controversée. L'espèce s'étend aussi dans les pays voisins. Sa capacité d'adaptation à des paysages densément peuplés surprend même les experts. Cette évolution nourrit les gros titres de la presse et alimente les débats politiques.

Environ 300 meutes de loups vivent aujourd'hui dans les Alpes. Pour la Suisse, cela signifie clairement que l'idée de «zones sans loups» est irréaliste et ne saurait constituer une alternative crédible à la protection des troupeaux. Un seul loup peut causer d'importants dégâts à des troupeaux laissés sans protection. Alors qu'elle se concentrait autrefois sur la survie de chaque loup, Pro Natura mise désormais sur l'équilibre entre la préservation de l'espèce et l'agriculture de montagne, en prônant une gestion rigoureuse sur le plan cantonal et en encourageant un dialogue constructif au sein de la société. Pro Natura attend également de la part des milieux jusqu'ici opposés au loup qu'ils favorisent le compromis.

Les loups doivent pouvoir remplir leur rôle écologique. Afin qu'ils exercent un impact réel sur l'utilisation de l'espace par les ongulés sauvages et sur l'abroustissement en forêt, ils doivent être présents dans une large partie de leur habitat naturel et pouvoir s'y reproduire. Une «bonne pratique» en matière de gestion des loups va s'établir progressivement. Dans cette perspective, il serait souhaitable que le Parlement laisse désormais la main aux spécialistes de la protection du gibier, aux conseillers en protection des troupeaux ainsi qu'aux professionnels de l'élevage qui disposent de l'expertise pour travailler efficacement à l'échelle cantonale. Il est temps que la question du loup perde son caractère politisé.

SARA WEHRLI, responsable grands prédateurs et Politique de la chasse chez Pro Natura.



**Patricia Brambilla, 60 ans,
Lausanne (VD)**

« Je n'ai pas une peur viscérale du loup. Je me suis toujours baladée en montagne, surtout en Valais et le plus souvent accompagnée par un guide, et je ne me suis jamais vraiment posé la question d'une éventuelle rencontre. Aujourd'hui que le sujet est davantage d'actualité, on y pense sûrement un peu plus. Peut-être que si je randonnais seule dans le Val Ferret, je m'inquièterais plus. Quoique. Il me semble qu'en brandissant un bâton, je pourrais sans trop de mal faire fuir un loup. J'aurais plus peur de me retrouver un jour face à un ours ! »



**Christophe Chammartin, 55 ans,
Les Thioleyres (VD)**

« Pour moi, le loup, c'est un peu le Graal, ce serait une chance inouïe de pouvoir le croiser. Jusqu'à maintenant, je n'ai pu en observer que les traces ou les crottes. Accompagnateur en montagne, j'organise aussi des séjours en forêt avec des personnes qui souhaitent se reconnecter à la nature. La question du loup est souvent abordée dans ce cadre. J'explique qu'en cas de rencontre, il faut avant tout se réjouir et rester calme: le loup ne va pas chercher la confrontation. Et il nous aura repérés bien avant de choisir de se montrer ou pas. La possibilité de se faire attaquer est quasiment inexistante. »

« Les émotions nous offrent une orientation »

Soucieuse de mieux comprendre la dimension psychologique de la relation entre l'être humain et la nature, la biologiste Brigitte Egger a suivi une formation d'analyste en psychologie des profondeurs. Elle se penche depuis longtemps sur les relations entre les êtres humains et les grands prédateurs comme le loup.

RICO KESSLER, rédacteur du Magazine Pro Natura

Magazine Pro Natura: la psychologie des profondeurs révèle que nous avons tous en nous, sans en avoir nécessairement conscience, des représentations du loup. Pouvez-vous développer cette idée?

Brigitte Egger: tout comme un embryon reflète les différentes étapes de l'évolution phylogénétique vers l'être humain, il en va de même dans le domaine psychique. Toutes les expériences qui ont marqué les êtres humains ont laissé en nous un socle commun qui

conditionne nos comportements et nos idées. C'est ce que l'on appelle les archétypes.

Qu'est-ce qui a façonné la représentation profonde que nous avons du loup?

Pendant longtemps, l'être humain était à la merci des prédateurs et cela nous a profondément marqués. Cette vulnérabilité face à quelque chose de plus grand et de plus fort est une expérience



Cindy Moix, 41 ans, Bavois (VD)

« Mes beaux-parents ont un chalet dans le val d'Hérens, nous y passons beaucoup de week-ends et de séjours en famille. Avant, j'allais souvent courir ou me balader seule dans la montagne, mais aujourd'hui j'ose moins, je ne me sens pas tranquille avec la présence du loup. Je pense que si j'en croisais un, ce serait la panique totale ! Et puis, ça me fait mal au cœur quand des troupeaux sont attaqués, certaines bêtes agonisent pendant des heures. Sans avoir un avis très tranché, je me demande si la régulation du loup ne devrait pas être plus stricte. Surtout qu'il s'approche des villes et je redoute qu'il s'en prenne un jour à des enfants. »



Julien Régamey (2)

fondamentale, et elle est toujours d'actualité. Sous nos latitudes, le loup était le plus grand concurrent de l'homme. Il est ainsi devenu à la fois une menace et un modèle. Dans d'autres régions du monde, c'est le lion ou le tigre qui occupe cette place.

Ce sentiment de menace profondément ancré est facile à comprendre. Mais comment un animal aussi menaçant peut-il être en même temps un modèle ?

Ce qui me menace parce que plus grand, plus fort ou plus rusé que moi soulève la question suivante : comment puis-je être aussi grand et fort ? Nous ne sommes pas totalement démunis face à notre destin, nous pouvons en être maîtres. Voilà pourquoi la peur et l'admiration du loup sont étroitement liées. Il s'agit d'un respect entre crainte et vénération. De nos jours, malheureusement, les contraires tendent à la dissociation : nous oublions que marier les opposés est le moteur de la vie et de l'âme, tout comme de la procréation de descendants.

Et l'époque est très polarisée, et pas uniquement vis-à-vis du loup.

Tout à fait. À travers le monde et dans de nombreux domaines, nous sommes peu enclins à prendre en considération le point de vue de l'autre, et donc à nous limiter et à changer. Que cet autre

soit un opposant au loup, un étranger, la nature ou bien notre âme. Dans le domaine de la protection de la nature, il serait particulièrement important qu'un maximum de personnes cultivent au fond d'elles-mêmes cette union des opposés. Chacun doit s'interroger : de quoi ai-je peur ? Quelle position mon adversaire politique défend-il ? Et quel pas dans sa direction pour élaborer des solutions ?

À partir de quand notre bonne volonté est-elle perçue comme une faiblesse ?

Le plus important est avant tout de ne pas se considérer comme faible parce que l'on essaie de comprendre autrui.

Pourrions-nous, les êtres humains « modernes », développer une approche différenciée de nos images intérieures du loup ?

Bien sûr ! D'une part, nous pouvons verbaliser tout ce qui est associé au loup au fond de nous et chez les autres, y compris la connotation émotionnelle de ces représentations : voracité, impuissance, ruse, intelligence, etc., et nous demander ensuite si nous projetons ces associations sur lui de manière illégitime. D'autre part, nous pouvons puiser des enseignements des représentations culturelles de cet animal. Que représente le loup dans *Le Petit Chaperon rouge* ? Pourquoi la figure du loup-garou est-elle si fascinante ?

Qu'est-ce que cela signifie concrètement pour notre gestion du loup?

Nous devons tenir compte des émotions de celles et ceux qui ne partagent pas l'opinion des défenseurs de la nature sur cette question. Et si Pro Natura considère le loup comme un élément central de la bonne santé de la nature, nous devons aussi être prêts à développer et à financer des mesures visant à l'intégrer.

Et pourtant, nous devons serrer les dents lorsqu'un conseiller d'État valaisan tient des propos outranciers sur l'abattage des loups.

C'est affreux, mais c'est pour cela qu'il est crucial d'assumer nos sentiments. Nous avons le droit de dire à quel point l'abattage arbitraire des loups nous fait souffrir. Montrer ses émotions

redonne de la force. D'ailleurs, la racine latine «motio» signifie «mouvement». Les émotions nous guident et nous poussent à changer. Nous devons toutefois nous donner la peine de les percevoir et de les nommer, car les émotions refoulées finissent par exploser et rendre tout dialogue impossible.

On entend souvent dire «Vous êtes dans l'émotionnel!» lors des débats sur le loup, des deux côtés d'ailleurs.

Plutôt que de se focaliser sur cette critique, il vaut mieux s'interroger sur ce qu'elle sous-entend exactement. En fin de compte, tout cela montre à quel point nous devons recréer un pont entre réalité psychique et perspective scientifique – une attitude sur laquelle nous devrions tous travailler. Pour Pro Natura, il est important de donner à ses collaborateurs les moyens d'y parvenir.

Karin*, Uraoise

«Prendre position sur la question du loup dans le canton d'Uri, c'est un peu comme traverser un champ de mines. Pourtant, le débat est nécessaire, car seule une réflexion commune sur le sujet nous permettra de trouver des solutions. Je randonne très souvent dans les Alpes uraises. Il ne m'est toutefois jamais venu à l'esprit qu'un loup pourrait me faire du mal. C'est un animal sauvage, qui est naturellement farouche, je n'ai donc pas peur de marcher dans la nature. Dans la vie, des règles sont nécessaires pour que les êtres humains cohabitent en paix. Il en va de même pour la coexistence avec les prédateurs. En respectant ces règles et en faisant preuve de respect vis-à-vis de la nature, il doit être possible de cohabiter harmonieusement avec le loup.»

* Exprime son opinion de manière anonyme.





Brigitte Egger est biologiste diplômée de l'ETH Zurich. Analyste en psychologie des profondeurs, elle s'intéresse depuis longtemps à la relation entre les êtres humains et les grands prédateurs.



Maria Wenzel, 24 ans, Zurich, a grandi à Grabs/Buchs (SG)

« Par mon expérience de scout, j'ai développé un lien très fort à la forêt et à la montagne. J'ai régulièrement entendu dire que des loups avaient été aperçus dans notre région, près de Buchs. J'ai appris qu'il ne fallait pas en avoir peur. Pour moi, ils font partie de la forêt - en tout cas dans les contes et les histoires - depuis longtemps. Il y a environ un an, j'ai été plus proche de lui que jamais. Lors d'une randonnée sur l'Alvier, nous avons trouvé les restes d'un mouton éventré, qui avait été dévoré la nuit précédente. Le propriétaire du troupeau a déclaré qu'il était grand temps de reprendre des chiens de protection. Savoir qu'il y a un animal comme le loup à proximité immédiate est assez impressionnant. Je me réjouis du retour de la diversité. Et j'ai un profond respect pour cet animal, comme pour les sangliers d'ailleurs. »



Kora (2)

Julien Regamey



Silvia Gandolla,
biologiste tessinoise



Écouter les agriculteurs de montagne

Responsable des grands prédateurs au WWF, la Tessinoise Silvia Gandolla est chargée d'assurer une meilleure coexistence dans son canton entre le loup et les éleveurs. Une tâche difficile, qui nécessite avant tout de cultiver un dialogue ouvert et constructif.

«Il faut à tout prix dépoliariser le débat.» Pour Silvia Gandolla, la gestion du loup passe avant tout par le dialogue. Voilà trois ans que la biologiste se démène au sud des Alpes pour assurer une meilleure cohabitation entre le canidé et les agriculteurs de montagne. Une tâche loin d'être évidente, à l'heure où la polémique gonfle et que l'incompréhension se creuse entre citadins et éleveurs, entre pro- et anti-loups, entre adeptes d'une régulation massive et acteurs de la conservation de la nature.

Une histoire de famille

Mais Silvia Gandolla a un avantage : si elle se réjouit bien entendu du retour du prédateur en Suisse, son histoire familiale la rend particulièrement sensible aux arguments des éleveurs. «Ma grand-mère a grandi à Cerentino, un petit village de haute montagne dont l'économie dépendait de l'agriculture de subsistance. Elle-même avait des vaches et des chèvres. Elle n'a jamais

connu le loup, mais ses grands-parents lui avaient parlé d'attaques sinistres et pour elle, son extinction représentait un immense progrès.» Lors de ses études, la biologiste s'est donc sentie tiraillée entre l'expérience de ses ancêtres et ses propres convictions : «À l'époque, j'avais des idées très radicales sur la conservation. Mais en protégeant le loup, j'avais aussi l'impression de trahir ma grand-mère.»

Il n'empêche qu'aujourd'hui, cette double sensibilité l'aide dans les discussions avec les agriculteurs. D'autant qu'elle-même possède des poules et des ânes et que de son propre aveu, elle ne sait pas comment elle réagirait si un loup s'attaquait à eux. «Lorsque les éleveurs prennent conscience que je comprends le rapport qu'ils entretiennent avec leurs bêtes, ils m'écoutent plus volontiers. Davantage que si je venais de la ville pour leur donner des leçons...» Elle n'hésite pas non plus à se rendre chaque été dans un alpage pour

donner un coup de main. «Durant quelques jours, je vis à leur rythme, ça favorise le dialogue, surtout après une journée de travail, quand on se retrouve pour manger un morceau.»

L'importance du respect mutuel

Quand le WWF lui a confié la gestion du dossier «loup» au Tessin, il lui a donné carte blanche. À elle de trouver le moyen d'assurer une meilleure cohabitation entre le canidé et les éleveurs. Très vite, elle a compris que son rôle n'était pas de protéger le prédateur – «suffisamment de personnes travaillent dans ce domaine», précise-t-elle – mais plutôt d'aider les agriculteurs à accepter sa présence. Un long processus, qui a commencé dès son premier jour de travail, lorsqu'elle a reçu l'appel d'une agricultrice demandant de l'argent pour mieux protéger son troupeau. Rendez-vous est pris pour le lendemain. «Nous avons discuté pendant tout un après-midi», se souvient Silvia



Julien Régamey

Kora

Gandolla. «Elle a apprécié d'être écoutée et nous nous sommes toutes les deux exprimées franchement, avec beaucoup de respect mutuel. Même si elle continue à s'opposer au loup, elle comprend que maintenant qu'il est là, il n'y a pas de retour en arrière possible et qu'il faut s'adapter à cette situation.»

L'écoute. Voilà bien le maître-mot de sa mission. Même si cela implique de recevoir occasionnellement les foudres de ses interlocuteurs, comme cet agriculteur en colère dont le troupeau venait de subir une lourde attaque. «Je l'ai laissé crier pendant une heure. À la fin, il m'a quand même dit que c'était la première fois que le WWF lui demandait son avis et qu'il appréciait la démarche. Pour moi, c'est primordial qu'ils se sentent entendus. Sinon, ils nourrissent une certaine frustration : ils se sentent précipités dans cette nouvelle réalité qui les dessert, sans qu'on leur donne le droit de s'exprimer. Cela les incite à réagir de

manière parfois violente, ce qui nourrit la polémique. On entre alors dans un cercle vicieux.»

Pas de solution miracle

Voilà pourquoi un système de tables rondes a aussi été mis sur pied, visant à donner la parole aux agriculteurs. «Nous avons notamment organisé une soirée pour recueillir leurs témoignages. Ils ont pu parler sans filtre des attaques qu'ils ont vécues, de la douleur qu'ils ont éprouvée, de la dépression dans laquelle certains ont plongé. Un psychologue était présent, qui a validé leur ressenti.» Une relation de confiance et de respect ayant pu être établie, d'autres rencontres ont eu lieu, intégrant des biologistes, ainsi que des représentants du canton et des communes concernées. «C'est ensemble que nous devons réfléchir pragmatiquement à une nouvelle manière de fonctionner. Il n'y a pas de solution miracle, d'autant que la réalité change d'une vallée à l'autre : dans

certains cas, la protection ne fonctionne pas, il faut avoir recours à la régulation. Et il ne s'agit pas uniquement de convaincre les éleveurs de mieux protéger leur troupeau. Par exemple, la population aussi doit accepter la présence de chiens de protection en montagne et dans ce domaine, le secteur du tourisme a un rôle à jouer auprès des randonneurs et des cyclistes, certains d'entre eux criant au scandale lorsqu'ils doivent descendre de vélo pour traverser un pâturage.»

D'ailleurs, ce que Silvia Gandolla fustige avant tout, ce sont les positions radicales, quelles qu'elles soient. «Nous devons cesser de pointer systématiquement du doigt les agriculteurs. Parmi ces derniers, ceux qui ont grandi avec les réseaux sociaux souffrent particulièrement des attaques parfois virulentes qu'ils y subissent. Les extrémistes pro-loups font tout autant de dégâts que les extrémistes anti-loups.»

TANIA ARAMAN, rédactrice du Magazine Pro Natura.



Julien Regamey (2)

« La protection systématique des troupeaux est efficace, mais pas toujours possible »

Pionnier de la protection des troupeaux en Suisse, Daniel Mettler se penche sur les progrès et les lacunes des pratiques actuelles. Pour lui, deux générations de bergères et bergers seront nécessaires pour ancrer ces nouvelles habitudes.

NICOLAS GATTLEN, reporter du Magazine Pro Natura

Magazine Pro Natura : en été 1995, des dizaines de moutons ont été attaqués dans le Val Ferret et dans le Val d'Entremont. Les analyses génétiques réalisées sur deux échantillons de matière fécale ont révélé la présence de deux loups mâles originaires des Abruzzes. Pouvait-on s'attendre, à l'époque, à ce que le loup s'établisse chez nous ?

Daniel Mettler : au vu de l'évolution de la situation en Italie, oui, c'était prévisible. Dans les Abruzzes, une petite population d'une centaine d'individus s'était développée et étendue vers le nord, bénéficiant de son statut de protection depuis 1973. Le loup avait

atteint les vallées des Alpes françaises et italiennes à la fin des années 1980, ce n'était donc qu'une question de temps avant qu'il ne colonise le territoire suisse.

Notre pays ne semblait pas du tout préparé à ce retour. En 2003, vous avez mis sur pied, à la demande de l'Office fédéral de l'environnement (OFEV), un groupe d'intervention mobile composé de bergers et de chiens de protection et de garde, que vous avez baptisé « Wolfsfeuerwehr » (« brigade loup »).

Il faut garder à l'esprit qu'il n'y avait plus de loups en Suisse



depuis cent cinquante ans. Dans de nombreux alpages, le pâturage libre était la norme et les chiens de protection étaient très rares. Avec le retour du loup, le monde agricole a plutôt eu tendance à faire la sourde oreille et ne s'est pas préparé à cohabiter avec le prédateur. Pendant longtemps, le credo était que l'on pouvait de toute façon abattre les loups. Mais certains précurseurs ont rapidement mis en place des mesures de protection des troupeaux, ouvrant ainsi la voie aux autres.

De qui ces pionniers se sont-ils inspirés ?

Des expériences réalisées en Italie, en Espagne et en France, où, contrairement à la Suisse, le pastoralisme avec des bergers et des chiens est ancré dans la culture. À la fin des années 1990, le biologiste romand Jean-Marc Landry a commencé à importer des chiens de protection de France, qui ont d'abord été utilisés dans le canton de Vaud pour protéger les troupeaux de moutons contre les attaques de lynx.

Pouvez-vous rappeler le contexte ?

Au début des années 1990, la population de lynx a connu une croissance rapide dans le nord-ouest des Alpes, conséquence d'une hausse du nombre de chevreuils qui ont profité de plusieurs hivers doux consécutifs. Lorsque, les années suivantes, la population de chevreuils est revenue à son niveau antérieur, les dégâts causés aux moutons et aux chèvres ont considérablement augmenté. Grâce à une gestion scientifique du lynx, laquelle prévoit entre autres des prélèvements, dans des conditions préalablement définies, la cohabitation entre l'être humain et le lynx a pu être nettement améliorée et fonctionne encore bien aujourd'hui. Elle peut donc servir de modèle pour la cohabitation avec le loup.

Mais le loup pose de plus grands défis : son taux de reproduction est plus élevé et il chasse aussi dans les espaces ouverts, utilisés pour l'agriculture.

L'expérience des vingt dernières années montre qu'en Suisse, le loup suit principalement les populations de cerfs. C'est ce que l'on observe dans le Jura, où la population de ces herbivores n'a

cessé d'augmenter ces dernières années. Véritable opportuniste, le loup s'attaque aussi aux animaux d'élevage. Une bonne protection permet de réduire considérablement les pertes. En ce qui concerne le taux de reproduction, oui, il est bien plus élevé chez le loup que chez le lynx. Une portée annuelle compte entre quatre et huit louveteaux. Cela ne signifie pas pour autant qu'en l'absence de régulation, des milliers, voire des dizaines de milliers de loups vivront bientôt en Suisse. En Saxe, dans l'est de l'Allemagne, ou dans les Abruzzes, on constate qu'un équilibre s'installe dès que les territoires adaptés sont occupés.

En Suisse, des meutes entières sont éliminées avant même qu'un tel équilibre puisse s'établir.

Depuis 2019, le loup a colonisé un territoire de plus en plus grand. Selon les moments et les régions, les responsables ont été pris de court. Je suis convaincu que nous parviendrons à cohabiter sur le long terme, mais il faut au moins deux générations pour que la protection des troupeaux s'ancre dans la culture. La première génération a accompli son travail. On surveille et on protège beaucoup plus de transhumances de moutons aujourd'hui qu'au début du millénaire. Un facteur important de cette évolution a été l'ordonnance sur les contributions d'estivage, entrée en vigueur au début des années 2000. Elle a introduit des incitations financières pour passer du pâturage sédentaire à la surveillance par des bergers. Les contributions à la protection des troupeaux ont également été revues à la hausse.

Cette protection est-elle efficace ?

Oui, si elle est systématique. Mais ce n'est pas possible partout, ni tout le temps. Son efficacité dépend de la manière dont les troupeaux sont conduits. Plus un troupeau est compact, plus les chiens et les clôtures constituent une protection efficace. Or, cela s'avère difficile, voire impossible, dans des zones de haute montagne, où les conditions météorologiques et topographiques sont parfois très contraignantes. Sur le plan écologique, on peut aussi s'interroger : faut-il continuer à faire paître du bétail dans des milieux naturels fragiles de haute montagne, par exemple dans les marges

proglaciaires? N'existe-t-il pas d'alternatives fourragères dans les alpages voisins ou les pâturages situés à plus basse altitude?

Ces derniers temps, les attaques se sont multipliées pendant les pacages de printemps et d'automne, au niveau des mayens. Faudra-t-il eux aussi les protéger avec des chiens à l'avenir?

Le nombre d'attaques dans les pâturages de printemps et d'automne reste aujourd'hui moins élevé que dans les zones d'estivage. Mais cela peut changer et nous devons réfléchir dès aujourd'hui à la manière de protéger efficacement ces pâturages. C'est déjà le cas dans certaines régions.

Les gros chiens de protection effraient beaucoup de gens. Et les professionnels du tourisme critiquent le fait que certains chiens compliquent l'accès à des sentiers de randonnée et à des pistes de VTT fréquentées.

Le loup est un défi pour toute la société, pas seulement pour l'agriculture. Sans chiens de protection des troupeaux, la coexistence n'est pas possible. L'acceptation sociale de ces chiens est donc cruciale : ils travaillent de manière autonome, sans recevoir d'ordre de leur maître. En Suisse, nous ne sommes pas habitués à ce type de chiens. Ils semblent imprévisibles, car ils ne correspondent pas à l'image traditionnelle que l'on en a.

Quels critères les chiens de protection doivent-ils remplir pour être officiellement reconnus?

Leur mission est de repousser les loups. En même temps, ils doivent être fidèles au troupeau de petit bétail et ne pas se montrer agressifs envers les êtres humains. Ils doivent également obéir aux ordres du berger qui en est propriétaire et faire preuve d'une bonne tolérance au stress dans des situations de provocation et d'excitation inattendues. Des tests comportementaux permettent d'évaluer ces caractéristiques.

Les médias ne cessent d'évoquer le lent déclin des alpages ovins et caprins. Se dirige-t-on vraiment dans cette direction?

Si l'on examine les chiffres relatifs aux chèvres et aux moutons estivés, on constate que la situation s'est stabilisée ces dernières années, après avoir connu un déclin au début des années 2000. En parallèle, on observe une évolution structurelle vers des alpages plus grands et plus faciles à garder. Dans les alpages plus petits et difficiles d'accès, les effectifs ont tendance à diminuer. On note aussi une progression de l'embroussaillage dans les zones périphériques : une forte proportion de buissons mine la biodiversité sur ces surfaces. Le pâturage par des moutons ou des chèvres peut y remédier, mais doit être adapté de manière optimale aux sites, très différents les uns des autres.



Daniel Mettler dirige depuis 2004 le service Protection des troupeaux Suisse chez Agridea. Il a largement contribué à faire progresser la protection des troupeaux en Suisse et a notamment initié la formation nationale des bergers et bergères ainsi que le programme national d'élevage de chiens de protection de troupeaux. Depuis 2014, il est à la tête du groupe Développement rural et est chargé du domaine Agriculture dans les régions de montagne.

à propos



« Nous sommes sur la bonne voie pour parvenir à une coexistence »

Trois questions à Urs Leugger-Eggimann,
directeur de Pro Natura

Magazine Pro Natura: la survie du loup en Suisse est-elle assurée à long terme avec le nombre minimum prescrit de douze meutes ?

Urs Leugger-Eggimann: le chiffre de douze meutes est totalement arbitraire et n'a aucun fondement scientifique. Il résulte uniquement de considérations politiques. Aujourd'hui, on compte environ quarante meutes en Suisse. Et la cohabitation fonctionne plutôt bien. Nous avons certes davantage de loups, mais aussi moins d'attaques. Cette évolution positive s'explique principalement par les mesures de protection des troupeaux et non par les tirs dits « préventifs ». Cette tendance était déjà observable en 2023, alors que la possibilité d'une régulation proactive n'existait pas encore.

Aujourd'hui, des jeunes animaux sont abattus sans avoir causé de dommages importants. Ces abattages « proactifs » sont-ils légitimes du point de vue de Pro Natura ?

Pour que les abattages « proactifs » soient légitimes, deux conditions doivent être remplies : il doit exister un risque réel et plausible de dommages futurs attribuables à la meute concernée et des mesures de protection des troupeaux doivent déjà avoir été mises en place dans la région concernée. Si une meute se montre discrète et non problématique, aucun tir ne devrait être envisagé. En revanche, si elle commence à contourner les mesures de protection, une intervention peut être nécessaire. Sur ce point, Pro Natura a évolué ces dernières années : nous reconnaissons et acceptons désormais les abattages proactifs justifiés. Avec ce type de compromis, je pense que nous sommes sur la bonne voie pour parvenir à une coexistence durable avec le loup.

Comment réagir face à la présence croissante de loups dans les zones habitées ?

La présence de loups à proximité des zones habitées peut surprendre, mais elle s'explique par leur comportement naturel. Les loups suivent leur proie, principalement les cerfs. Lorsque ceux-ci se rapprochent des zones habitées et des vallées où la nourriture est plus accessible, en particulier en hiver, les loups les suivent. Cette situation peut susciter des craintes compréhensibles, mais il est essentiel d'expliquer que ces animaux se comportent conformément à leur nature et qu'un loup à proximité d'une zone habitée ne représente pas automatiquement un danger pour l'être humain. En règle générale, les loups évitent les contacts. Même s'ils chassent des animaux sauvages près des zones habitées, cela ne pose pas de problème en soi. Il en va autrement lorsqu'ils s'approchent délibérément des êtres humains ou se comportent de manière agressive : dans ce cas, il faut intervenir rapidement pour effaroucher ou abattre l'animal. La Suisse dispose des bases légales nécessaires pour agir et les applique de manière rigoureuse. epp